

La vie n'est pas bruit ni orage,
Elle est ainsi ; il neige,
La maison est éclairée,
Quelqu'un s'approche.

MARINA TSVÉTAÏEVA

chapitre premier

QUI RECULE SE PERD

J'y allais à reculons. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir insisté, d'avoir fait connaître mes bonnes dispositions. Le moment venu, l'idée d'affronter tous ces gens, qui par-dessus le marché n'avaient nullement demandé à me voir, faillit me paralyser tout à fait, et je dus à la muette prière d'Étienne de ne pas me ridiculiser complètement en restant, tout compte fait, sur place.

Ça commença à dérapier à Briis-sous-Forges, au sens propre du terme. Nous étions en hiver, avions quitté Paris bien avant le lever du jour, et fûmes assaillis là par un phénomène dont je ne soupçonnais même pas l'existence tant il rassemblait de données antinomiques : un *orage de neige*. En quelques secondes, la chaussée fut recouverte d'une bouillie blanchâtre glissante à souhait, un vent violent réduisit la visibilité à néant, et nous dûmes consentir à nous traîner à 50 km/h, un peu hébétés, je dois dire, par le spectacle qu'offraient les éclairs désordonnés trouant la nuit à intervalles réguliers. Ils donnaient à voir du monde une face

blafarde, très incarnée bien qu'irréelle, et impliquaient une activité fébrile dans les couches supérieures auxquelles nous étions suspendus et malgré tout tenus de référer, quoi que nous en pensions. Puis, le péage passé, le jeu se calma aussi soudainement qu'il s'était emballé, et, sous-estimant sans doute cette entrée en matière un peu vive, je me mis à sommeiller imprudemment *comme si de rien n'était*.

Depuis l'enfance je cherchais à retrouver le goût perdu des voyages nocturnes en voiture avec mon père, quand le sommeil doucement prend le pas sur le froid, l'engourdissement sur la pensée, l'oubli sur le présent. En dehors de l'été, mes parents ne parvenaient que très rarement à prendre leurs vacances ensemble. Je partais généralement avec ma mère, plutôt en direction de la Bretagne où elle s'efforçait d'avoir des attaches, sans réelle conviction d'ailleurs, mais il fallait bien m'emmener quelque part et elle détestait aller sans mon père chez son beau-père, bien que ce fût mon grand-père...

Les rares fois où je partais avec mon père, nous allions donc chez le sien, à Longeaigue, commune de Saint-Maurice-près-Crocq, Creuse. Il y faisait invariablement froid, et j'y mangeais une soupe aux gros haricots blancs confectionnée par une paysanne sa voisine, qu'il appelait pompeusement « ma gouvernante », dont je n'ai, comme il se doit,

jamais retrouvé le goût au fond de quelque assiette que ce soit. Je m'y mesurais à ce grand-père veuf depuis des lustres, tuilier à la retraite, maçon à ses heures comme la plupart des Creusois de sa génération, malin comme tout, peu disert mais souriant, plein de bienveillance pour mes jeunes années qui devaient attendrir, malgré tout, son ordinaire de pensées mélancoliques. Nous passions ensemble de longues journées, masculines et taciturnes, moi à tester ces forces que nous offre le monde quand il ne nous les impose pas, vierge de tout désenchantement et dépourvu d'arrière-pensées, mon grand-père j'imagine à évaluer tout ce que, de ces forces, il n'avait su extraire, mon père enfin à les tenir en respect pour éviter qu'elles ne l'emportent comme ces hommes et ces femmes qu'il côtoyait chaque jour.

La route qui nous menait à ce pauvre coin de France, noyé d'ajoncs, de bruyère et de hêtres était, à cette époque-là, longue et tortueuse ; nous arrivions toujours fort avant dans la nuit, engourdis, transis, les poumons émerveillés par l'odeur des étangs, du granit et du bois dont nous étions privés depuis trop longtemps. Aujourd'hui quatre heures suffisent à nous y mener, mais les cinquante derniers kilomètres, résolument rétifs à l'idéologie et à la vitesse, nous rappellent en souriant discrètement qu'un relief reste un relief, aussi usé

soit-il, qu'au gré des pentes l'air, la lumière et les densités changent, que toutes les choses ne nous sont pas données, que la plupart se cachent, qu'un chemin qui monte est aussi un chemin qui descend. Soit, passé Chénérailles, à la sortie d'un virage, le surgissement tranquille de la masse trapue de la montagne limousine, à nos pieds, dans un lointain soudain proche, avec, comme seul moyen de distinguer la terre du ciel souvent bas, la ligne à peine ondulée, légèrement surélevée, de ce plateau de Millevaches sur le piémont duquel nous allions nous nicher, et sur lequel nous ne nous hissions que rarement, comme une récompense qui valait tous les sacrifices.

Nous atteignîmes cet endroit ce jour-là vers midi, et malgré le retard marquâmes un arrêt: Étienne et moi, j'y reviendrai, avions une commune prédilection pour cette terre et ces hommes. Comme nous étions attendus, non pas chez mon grand-père, mort depuis longtemps, mais chez les parents d'Étienne, installés à Magnat-l'Étrange, nous reprîmes rapidement la route. C'est alors que, malgré le bonheur d'être là, et souriant de ma surexposition délibérée à un rituel social de présentation dont j'ignorais où il me conduirait, j'employai l'expression: « J'y vais à reculons. » Et nous n'y étions pas depuis plus d'un quart d'heure quand j'entendis Pierrette Dassonville dire cette

chose insensée que « qui recule se perd ». Je n'en crus pas mes oreilles.

Elle faisait pourtant bien du surplace, Pierrette, à ce moment-là, mais enfin piétiner n'est pas reculer. À vrai dire, je n'ai pas relevé, ou plutôt j'ai engrangé pour plus tard – c'était quand même la première fois que je la voyais, et comme, au même instant, je faisais également connaissance avec son mari, ses deux cadets et ses trois petits-enfants, je n'étais pas à même de donner suite. Je la soupçonne du reste aujourd'hui de m'avoir intentionnellement donné de ce grain-là à moudre – un signifiant mystérieux de prime abord, un brin théâtral, en regard d'un signifié somme toute assez banal, comme dirait ma mère qui n'a jamais vraiment renoncé à ce que mon père appelait sa quincaillerie structuraliste, laquelle réservait encore quelques lames joliment affûtées.

Il est bien difficile d'appréhender une famille au presque complet : ils font front, prennent le temps de me voir venir, seul, ou presque seul, un tout petit peu accompagné d'Étienne (mais reconsidérer Étienne sous mon angle, c'est-à-dire flanqué d'une sorte de roseau à lunettes, c'est ce qu'ils auront tout loisir de faire plus tard, au chaud sous la couverture, dans la quiétude d'un tête-à-tête avec eux-mêmes ou avec leur conjoint, d'autant que j'ai été dûment annoncé par quelques

signes avant-coureurs), tandis que je dois les voir, les entendre, leur parler, leur sourire, acquiescer, peut-être même rire, enfin trouver une place d'où regarder tout ça, qu'ils pourront prendre l'habitude de me voir occuper. Le lieu de même m'est inconnu, mais il m'est infiniment plus facile de m'y retrouver avec la géographie physique qu'avec l'humaine: en quelques heures je saurai où se range le couteau à pain, ce qui se cache derrière le verre dépoli orangé du couloir, qu'il faut prendre garde à la marche et à sa tête en descendant au garage, mais du diable si je parviens à mémoriser le prénom du petit dernier...

Je ne suis pas pressé, je n'ai pas l'intention de ne faire que passer dans la vie d'Étienne. Aujourd'hui ou plus tard, le bloc finira par se dissoudre, s'en détacheront autant d'hommes et de femmes qu'il y a de membres dans cette famille – et même, avec un peu de chance, un peu plus. Contrairement à Pierrette, je ne pense pas que reculer signifie nécessairement se perdre, à condition toutefois que le recul soit réfléchi, qu'il soit une réponse à une avancée aveugle ou indécise. S'il le faut, je reculerai donc avec ceux d'entre eux qui ne m'accepteront qu'à l'étape précédente de leur histoire, si d'aventure il s'en trouve, sans déchoir pour autant.

Pierrette a une espèce de grandeur sèche qui m'enchant. Pas de graisse trompeuse, prompt

à dissimuler dans ses plis le trait acéré, la griffe mordante à laquelle on tend la joue en escomptant un réconfort patelin, mais un vrai sac d'os, du sonore, de l'amical sans familiarité. Je l'observe bien un peu, ce premier jour, elle ne bouge guère, régit tout en sous-main, du moins me semble-t-il, parle peu, sourit beaucoup, joue du sourcil en particulier, de l'œil en général. Tout en elle respire la position du vrai pouvoir, celui que mon père m'a fort à propos appris à déceler dans l'effacement, les phrases inachevées, de préférence chuchotées, dans la délégation des tâches. Mais elle est, apparemment, un tas d'os bienveillant et effacé. Enfin, c'est aussi la mère d'Étienne, ce qui, ce jour-là, est censé être mon seul lien d'approche, et ma seule source de crainte.

Or, curieusement, je n'identifie en elle aucune espèce d'hostilité de ce point de vue – il est vrai que ma seule présence en ce lieu vaut acceptation de ma personne et de ma place dans la vie d'Étienne. Je perçois bien un flux contraire, une circulation presque malveillante, mais je ne crois pas que Pierrette en soit la source ni mon histoire avec Étienne le motif. C'est plutôt comme si d'emblée j'étais perçu comme en sachant bien plus que je n'en avais l'air, comme si je m'imposais avec une épaisseur biographique qu'ils eussent voulu saisir tout entière en un instant au lieu de m'accorder le